

mença en mars 1912, avec éclosion d'abcès continuels, lui tenant toute la joue et le cou, de sorte que l'enfant était tout de travers et ne pouvait se redresser.

Ses parents le portèrent à l'hospice Saint-Louis où, après examen, les médecins déclarèrent que l'ablation de la joue était nécessaire, mais que l'enfant ne guérirait pas, la carie de la mâchoire étant incurable.

La mère ramena son fils chez elle, et le soigna tant bien que mal, se contentant de laver les plaies. L'enfant allait aussi se faire soigner à la Croix-Rouge, où, pendant quelque temps, le Dr X. . . lui donna ses soins.

Mais, voyant que l'enfant souffrait de plus en plus, la mère le garda chez elle, presque toujours au lit, ne pouvant plus "porter" sa tête, démesurément grossie par l'inflammation des cinq abcès qui s'étaient déclarés.

Enfin, c'était bien un jeune mourant qu'on me présentait au mois d'avril 1915.

Il ne pouvait plus parler, car l'os de la mâchoire sortait par la bouche, lui coupait la lèvre et laissait couler une bave d'une odeur infecte. Depuis deux ans, l'enfant ne vivait que de pain trempé dans du lait, espèce de pâte qu'il introduisait dans la bouche avec ses doigts.

Tous les gens du quartier pauvre où Pottot habite regardaient avec pitié cet enfant et souhaitaient qu'il mourût, tellement ses souffrances étaient grandes.

Au mois de juillet 1915, mes douze enfants de treize à quatorze ans étant au catéchisme, je leur demandai de faire une neuvaine à Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, afin que leur petit camarade pût faire avec eux sa première Communion.

C'était demander un miracle, mais la petite Sainte est puissante, et nous fûmes exaucés. Nous commençâmes notre neuvaine avec beaucoup de ferveur et en toute